

La Maison Grise

(Suite de la rère. page.)

là, dans une inaction qui nous éternait, nous les chefs, et révoitait les soldats. Mon colonel, Thibault d'Arnizan, n'y tenant plus, m'envoya à Metz, aux renseignements. Je partis seul, sur ma jugement, Martiale. J'avais laissé mon ordonnance, pour économiser les jambes de son cheval, qui ne durait que par miracle. Je galopais depuis un moment sous l'averse lorsque, tout à coup, trois lussards prussiens surgirent au milieu de la route.

Ils arrêterent mon cheval, et, me croyant porteur d'un message, me sommèrent en mauvais français de leur remettre le pli que je portais. Ah! petite. Ca ne chôma pas, mille canons!... Je fis semblant de chercher, et, prenant mon revolver, j'abattis le plus proche, cassai une jambe au second d'un autre coup, pendant que Martiale, que j'éprouvais, renversait le troisième, et je repartis au galop. Je reçus une balle dans le bras, tiens, à cet endroit; la cicatrice...

Un tapage insolite l'interrompit. Cela venait du côté de la cuisine. Graciette y courut, et le Commandant, qui l'avait suivie, put voir Chiquette, un balai dans une main, de l'autre, tenant son tablier déchiré, pendant qu'un chat efflanqué se sauvait éperdu par la petite rue Saint-Jacques, un morceau de fricandeau à la bouche. Elle se retourna, furieuse, et expliqua l'affaire:

Elle était allée, dans sa chambre, donner un coup de balai, lorsqu'entendant remuer la casserole, elle avait compris qu'un maradeur en voulait à son dîner. Elle s'était précipitée pour le chasser, et son tablier accrochant une vieille table vermoulue, l'avait renversée au milieu de la chambre, non sans laisser quelques lambeaux au coin du tiroir qui gisait deux pas plus loin.

Graciette et l'oncle Gaudérique la calmèrent. L'enfant ramassait tout et lui passait les objets un à un. Tout à coup, le Commandant:

—Tiens, Chiquette, tu as donc des économies dans ce portefeuille?

—Quel portefeuille?

—Et celui-ci, c'est bien un portefeuille, ça, mille canons!

—Ca?... Mais, Monsieur, vous l'avez pris, je croyais...

Chiquette rougit, pâlit, fait des gestes désespérés en regardant Graciette et balbutie:

—Je n'avais pas ouvert le tiroir depuis le jour... depuis... vous comprenez...

—Mon enfant, va un instant chez le sacristain, à côté, tu aideras sa femme à faire des bouquets pour l'autel de la Vierge.

Et la fillette partie:

—Que veux-tu dire?

—Eh bien, la mère de Graciette tenait ce livre dans ses mains, bien serré contre sa poitrine; quand je l'ai déhabillée, je l'ai mis là, et depuis je n'ai pas touché à ce tiroir. Je ne pensais plus à cette histoire, et je croyais bien que vous l'aviez pris, ce portefeuille.

—Comment voulez-vous que je le pris, vieille corneille, puisque je ne savais pas qu'il était là? Peut-être y a-t-il des renseignements sur l'enfant et sa mère; si vous aviez parlé, cela nous eût servi. Pour une fois que vous avez gardé votre langue, vous n'avez pas bien réussi!

Laissant Chiquette penaud, il courut à son frère et lui fit part de la chose.

Ils examinèrent le portefeuille. Il était vieux, en cuir noir, fermé par un de ces fermoirs en nickel dont le mécanisme semble mettre à l'épreuve la patience des gens qui essaient de les faire jouer; après quelques minutes d'impatients efforts, il céda enfin. Le portefeuille contenait une alliance d'or, une médaille avec un Sacré-Coeur, et E. R., 12 juin 1853. Que signifiait cette date? Une naissance? une première communion? un mariage? Quelles étaient ces initiales? Pas celles de l'enfant, assurément... Avec cela, une enveloppe fermée à la cire portait ces quelques mots en suscription:

"Pour remettre à ma fille, Gracia, quand elle aura vingt ans."

Le Curé tournait et retournait l'enveloppe entre ses doigts, et, fort perplexe:

—Qu'en dites-vous, Gaudérique? Il faudrait voir ce qu'il y a, ou le remettre à la mairie.

—Mille bombes! l'abbé; vous en voyez pas qu'il y a: "pour remettre à ma fille". Etes-vous sa fille? Ou moi? Il me semble que c'est clair. La mairie n'a rien à faire là-dedans.

—Cependant, pour l'état civil?..

—Vous n'y entendez rien. En quoi cela intéresse-t-il l'état civil que la mairie nous a laissé Graciette?

C'est nous qui avons recueilli la morte, nous sommes ses dépositaires. Or, un dépôt ne se remet qu'en mains propres. Il y a: "pour ma fille", nous le remettrons à sa fille; il y a: "quand elle aura vingt ans", nous le lui donnerons quand elle aura vingt ans. Et, puisqu'elle dit avoir cinq ans pour Saint-Martin, elle doit être née en 68, si nous sommes en 73. Donc, nous le lui remettrons pour la Saint-Martin en 1888. Jusque-là, nous sommes comme des soldats à qui le capitaine vient de donner un ordre. Je ne connais que la consigne, moi.

Et, comme l'abbé réfléchissait:

—Nois-tu, Jacques, en Algérie, je n'étais que lieutenant. Le colonel me dit: lieutenant Noé, vous allez porter cet ordre au capitaine Louët, qui est en reconnaissance du côté de Blidah. Ne le remettez qu'à lui.

Oui, mon Colonel.

Je partis avec mon ordonnance. Le soir, de sa les Bédouins nous tombent sur le dos à l'improviste. Il fallait voir les coups de fusil; mon ordonnance faisait merveille; je reçus une balle à l'épaule gauche, mais je tenais ferme quand même. A la fin, voyant qu'il en tombait un à chaque coup, les ennemis se sauvèrent, abandonnant les cadavres; mon ordonnance était mort aussi, sur son cheval.

Avec ma ceinture, je l'attachai à la selle, aussi bien que je pus, d'une seule main, et tenant les deux chevaux, je galopai, seul et blessé, toute la nuit, avant d'arriver au camp. Je ne me rappelle pas comment je descendis de cheval, mais je demandai le capitaine Louët. J'avais des points rouges devant les yeux, il me semblait qu'une chape de plomb m'enserrait l'épaule; arivé devant un grand blond, on me dit: c'est le capitaine Louët. J'avais la lettre aux doigts, et voulus faire la salut militaire, je lui tendis le pli et roulai à terre, sans une plainte. Le lendemain, je me trouvai à l'hôpital avec une fièvre intense et une épaule en marmelade, mais j'avais exécuté l'ordre donné. Voilà comment j'entends la consigne, l'abbé. C'est pourquoi je garderai cette enveloppe; si tu veux bien, je la remettrai à Graciette à l'époque fixée, et si nous mourons avant cette date, elle la trouvera dans mes papiers, chez mon notaire, avec mes dernières volontés.

M. le Curé ne répondit pas, ses lèvres remuaient, sans doute pour une prière, un conseil qu'il attendait d'en-haut. Au bout d'un instant:

—Je crois que tu as raison, dit-il.

Le Commandant, sans autres explications, remit le tout dans le portefeuille, se leva, jeta en passant à Chiquette:

—Ne te trouble pas, ce n'est rien; n'en parle pas à l'enfant, et va la chercher pour dîner.

Puis il monta dans sa chambre et serra dans son secrétaire le portefeuille mystérieux, dont le contenu eût, sans doute, donné un nom à l'enfant, mais, peut-être l'eût arrachée à sa famille d'adoption.

Ah! si l'officier de paix, qui était venu faire les constatations, avait écouté les confidences que voulait lui faire un tiroir grinçant, les choses ne se fussent pas passées ainsi. Mais les officiers de paix ont bien autre chose à faire.

La vie s'écoulait donc ainsi, calme et monotone. Au ter no-

vembre, Chiquette porta elle-même une brassée de chrysanthèmes sur la tombe de l'inconnue. Graciette, avec ses deux tuteurs, vint y porter une gerbe de ses innocentes prières.

Puis vinrent les jours d'hiver avec leur ciel gris qui, dans ce pays privilégié, semble toujours conserver un reflet bleu malgré le soleil pâli; Noël et la messe de minuit.

Graciette avait aidé à décorer l'église, à mettre le petit Jésus dans sa crèche, la Vierge, saint Joseph, le boeuf et l'âne. Tout cela l'amusait. Et les bergers! et les moutons! et l'étoile miraculeuse en papier argenté qu'un fil suspendait au-dessus de la grotte, dans un ciel de papier bleu foncé!... Et la lumière! et les Noël! Comme tout cela était beau!...

Puis ce fut le premier janvier, une belle image, cadeau de M. le Curé, un petit nécessaire acheté par Chiquette, et une cantinière, présent du Commandant, le brave homme n'ayant trouvé rien de mieux.

Après, vinrent les rois mages et leur suite devant l'Enfant Jésus. Graciette allait chaque jour visiter la crèche et revenait de plus en plus émerveillée, faisant toujours de nouvelles découvertes: un chameau qu'elle n'avait pas vu; un suivant dont la robe était brodée d'or, l'éléphant qui avait de vraies dents, etc....

Puis le gâteau des Rois que porta un jour le vicair venant dîner à la cure; la fève qui échut à Graciette, la faisant reine; la bouteille de vin blanc offerte par le Commandant, qu'elle avait choisi pour roi.

Avec quelle gentillesse elle sut en servir à tout le monde, même à Chiquette qui, dans l'encadrement de la porte, regardait comment elle s'en traitait.

Ah! cet hiver-là, on ne s'ennuya pas dans une blanche maison de hauteurs de Saint-Jacques! Il arriva même qu'après avoir mangé un délicieux plat de "barboufat", Graciette, accompagnée de la vieille bonne, alla en porter à quelque pauvre honteux que M. le Curé avait découvert dans sa tournée du matin.

Le "barboufat" est un plat très en honneur dans Perpignan, à cette époque de l'année, surtout. C'est, avec Pollada, la plat national. Lorsqu'on tue un de ces messieurs "habillés de soie", les eaux qui servent à cuire les tripes, soigneusement lavées, sont mises de côté. Dans ce bouillon, on fait mijoter vermicelle, tapioca, riz, etc.... jusqu'à ce que cette bouillie devienne très épaisse. C'est ce qui constitue le barboufat dont tout bon Catalan se montre gourmand.

Graciette trouvait cela très bon; mais tout à une fin, même les bons dimanches d'hiver, quand on a la chance d'habiter un pays où il n'est pas trop rigoureux, même les promenades à la pépinière où durant le carnaval, s'abat une foule d'enfants travestis.

C'était la promenade favorite où Chiquette, en revenant du cimetière, conduisait l'enfant chaque dimanche avant vêpres. Elle sortait aussi souvent avec le Commandant, si bien que, dans le quartier, après avoir dit: la petite qui est avec le Commandant Noé, on avait fini par dire: la petite du Commandant Noé et la petite Noé. Et c'était sous ce nom qu'on la désignait parmi les amis des deux frères.

Donahoe's Magazine

APRIL, 1904.

"There are five hundred years of Catholic history scattered over this continent, every century of which is fertile in fruits of Catholic discovery, of Catholic colonization, of Catholic teaching and of Catholic effort in every line of human activity," says the Rt. Rev. P. J. Garrigan, D. D., in the current issue of DONAHOE'S MAGAZINE to which he contributes a paper of deep interest on the Chair of American History in the Catholic University. "This field has been oc-

cupied and gleaned by Protestant historians, who have tried to cull the fruits of our planting, and who offer these fruits to us without their natural foliage or flavor, without the aroma of Christianity without the sweet fragrance of the heroic deeds, of the pure simple lives of the first explorers, of the first missionaries and pioneers of our great Republic."

Dwelling on the need of such a chair, and the mental equipment of the man who will occupy it, Bishop Garrigan thus emphasizes the service rendered to Catholic America by the Knights of Columbus. "The accomplishment of this great and praiseworthy undertaking is the most enduring monument to the memory of the great Christian discoverer of our Continent, and a permanent claim to the gratitude of the church and of the nation for the Knights of Columbus."

There are many Easter features in the contents of this number, among others "The Mission of the Risen Christ," an interpretation by a modern French painter, Besnard, whose series of paintings will be a feature of the St. Louis Exposition. Fine photographic reproductions of these paintings illustrate the article.

Stories and poems having relation to the season are contributed by Grace Keon, Susan L. Emery, Mary West, Rev. James B. Dollard, and Mary Redmond.

Edward F. McSweeney in "Japan plus England vs. Russia" throws much light on relations between these countries and America, and cites many authorities to answer the pertinent question he asks. "Where Do We Stand?" Archbishop John Farley is the subject of an analytical study by Herbert young. "Gladstone's Cousin and Her Adopted Daughter" by Rev. Matthew Russell, S. J., portrays Gladstone in his home life, and also recalls many delightful reminiscences of other great men who honored Dora Tyrrell with their friendship. The Rev. John Talbot Smith discusses "Richard Mansfield and Other Stars," Seumas MacManus writes of the "Irish Question in the Rockies," and Susanne Elliot describes the life of "Child Models in Paris." J. Herman Thuman has an article on the "Cincinnati May Music Festivals," and Lawrence F. Kostka gives vivid impressions of "England's Newport," the charming resort where England's Four Hundred seek recreation.

Other contributors to this number are Rev. John P. Mullany, L.L.D.; Rev. T. C. P. Fox, O. M. I.; Rev. J. T. Roche, Katharine Tynan, and Henry Coyle.

Heart Palpitated.

FAINT AND DIZZY SPELLS.

FELT WEAK AND NERVOUS.

COULD SCARCELY EAT.

TWO BOXES OF

MILBURN'S HEART and NERVE PILLS

Cured Mrs. Edmond Brown, Inwood, Ont., when she had almost given up hope of ever getting well again.

She writes: "I was so run down that I was not able to do my work, was short of breath, had a sour stomach every night and could scarcely eat. My heart palpitated, I had faint and dizzy spells and felt weak and nervous all the time. My husband got me a box of Milburn's Heart and Nerve Pills but I told him it was no use, that I had given up hope of ever being cured. He however persuaded me to take them and before I had used half the box I began to feel better. Two boxes made a new woman of me and I have been well and have been able to do my work ever since."

Milburn's Heart and Nerve Pills are 50 cts. box, or 3 for \$1.25, all dealers or THE T. MILBURN CO., Ltd, Toronto, Ont.

Abonnez-vous à

L'Impartial

FISH, SALT, TEA and OIL.

100 Bbls well cured Island Herring

600 Sacks salt

10 Chest Best Tea

10 Casks American Kerosene oil

Lot of Laths, Lumber and Pailings, Matched Boards and Hardwood Planks, Boots and Shoes. Paint and oils, Nails, etc.

200 Bbls Flour now on hand.

All cheap for cash or produce.

CASH PAID FOR OATS

A. F. Larkin, Frog Pond.

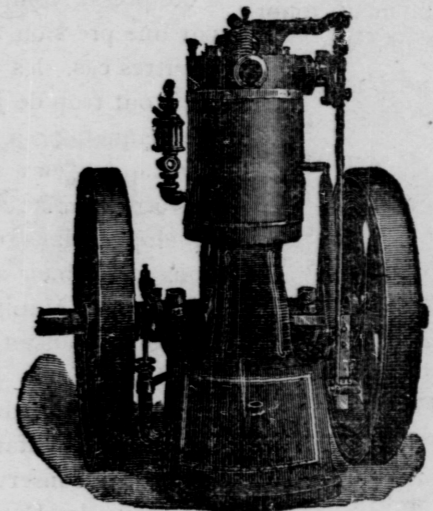
THE FAIRBANKS Gas and Gasolene Engines

FOR ALL POWER PURPOSES

BUILT IN ALL SIZES

These Engines are the Cleanest, Most Convenient and Most Economical Form of Power.

SEND FOR CATALOGUES AND PRICES.



Vertical Gas or Gasolene Engine, 1.2 & 4 Horse-Power

Fairbanks Standard Scales

Valves, Pipe & Fittings, Mill Supplies, Machine Tools.

THE FAIRBANKS COMPANY

747 & 749 Craig St., Montréal.

"Let the GOLD DUST twins do your work."



Don't plod along like your grandmother did before you, scouring and scrubbing; bending and rubbing.

GOLD DUST

makes housework easy. It cleans everything and injures nothing. More economical than soap.

Made only by THE N. K. FAIRBANK COMPANY, Chicago, New York, Boston, St. Louis, Montréal.

Abonnez-vous

a l'Impartial